

LÉRAN A-T-ELLE ÉTÉ INDUSTRIELLE ? COMMERCE, PRATIQUES MATRIMONIALES ET INDUSTRIES DANS UN VILLAGE DU PAYS D'OLMES, FIN XV^E SIÈCLE - DÉBUT XX^E SIÈCLE

Bruno Evans

« L'histoire de Lérans tourne autour de son château »¹. C'est en tout cas ce que nous dit la première occurrence lorsque l'on effectue des recherches sur Lérans avec *Google*. Aussi indéniable que soit l'importance de ce monument historique, peut-il être considéré comme le ressort historique de ce village ? Bien sûr, le poids du pouvoir seigneurial, en particulier celui de la famille de Lévis-Lérans, ne saurait être contesté. Au contraire, il s'agit ici d'aller plus loin, de tenter de comprendre, dans une perspective où s'entremêlent histoires politique, sociale et économique, comment un village du piémont pyrénéen a pu connaître une relative prospérité sur la longue durée. L'industrie a-t-elle un été moteur du développement de Lérans ?

Il convient de distinguer l'artisanat de l'industrie. Le premier se définit par la conception, la production, puis la commercialisation d'un produit par une même personne. À contrario, l'industrie se caractérise par la division de la production et de la commercialisation entre différentes personnes, ainsi que par des horizons au moins régionaux. En revanche, la mécanisation n'est pas propre à l'industrie car un artisan peut aussi mécaniser sa production.

Longtemps, l'histoire économique du Sud-Ouest ne fut vue qu'à travers le prisme du sous-développement et de la faiblesse contemporaine de son industrie². Certains tentent encore de faire survivre cette opinion en soulignant que, pour le Sud-Ouest, « nous avons très largement affaire à des industries dépendantes

1 Recherche effectuée le 20 octobre 2016 sur le moteur de recherche Google.fr avec pour données « l'histoire de Lérans ». Page citée : www.paysdemirepoix.org/accueil_communes.php?commune_id=1&ccPath=13. Il faut aller à la seizième occurrence, historiege.com/lerans.htm pour bénéficier de renseignements plus complets.

2 Le terme contemporain désigne ici les années 1960-1970. Voir François CROUZET, « Les origines du sous-développement économique du Sud-Ouest », *Annales du Midi*, tome LXXI, janvier 1959, p. 71. Voir aussi André ARMENGAUD « À propos des origines du sous-développement industriel dans le Sud-Ouest », *Annales du Midi*, Tome LXXII, 1960, p. 75-81.

qui n'ont ni créé leurs marchés, ni implanté leurs débouchés »³. D'ores et déjà, plusieurs historiens ont fait justice de ces idées. Patrice Poujade a ainsi montré que les Pyrénées donnaient, dès l'époque moderne, « l'image d'un dynamisme et d'une relative intégration »⁴. À l'échelle de l'Ariège, Jean Cantelaube et Jean-Michel Minovez ont amplement démontré les capacités d'adaptation économique du territoire sur la longue durée⁵. À l'échelle micro-historique, Patrice Poujade éclaire l'intense activité des marchands tarasconnais et axois⁶. Mais il n'existe pas d'étude sur l'industrialisation d'un village ariégeois sur la longue durée. C'est ce manque que le présent article désire contribuer à combler.

Les archives laissées par la famille de Lévis-Mirepoix, déjà en partie exploitées pour le XVI^e siècle par Jeanne Bayle, nous ont, bien sûr, été d'une aide précieuse⁷. Mais nous avons aussi essayé d'utiliser un éventail de sources aussi large que possible : de la classique série des statistiques industrielles aux archives privées en passant par les recensements et le cadastre. Complétées par l'historiographie, ces sources permettent de faire remonter l'examen de l'industrie de Lérans à la fin du Moyen Âge et aux débuts de l'époque moderne, thème de la première partie. La seconde partie s'interrogera sur son éventuel développement industriel durant l'époque moderne. Enfin, la troisième partie posera la question de savoir si le XIX^e siècle fut celui de l'entrée de Lérans dans l'âge industriel.

I Au tournant du Moyen Âge et de l'époque moderne : une industrie ?

« Les chercheurs ont mis en lumière le dynamisme d'une industrie médiévale, distincte de l'artisanat et dont l'entreprise pouvait être le cadre, à la ville comme à la campagne »⁸. Au tournant des XV^e et XVI^e siècles, Lérans a-t-elle eu le même élan économique que d'autres villages ? Pour répondre à cette question, il paraît pertinent de s'interroger sur le fait que le cadre fourni par le Pays d'Olmes a pu être favorable au développement industriel, puis sur le rôle qu'ont pu jouer les seigneurs de Lévis et, enfin d'analyser la dynamique propre de Lérans.

3 Jean-Pierre POUSSOU, « Les industries rurales dans le Sud-Ouest de la France au XVIII^e siècle », in Liliane HILAIRE-PÉREZ, Jean-Michel MINOVEZ, Catherine VERNA (Dir.), *Les industries rurales dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, PUM, 2013, p. 243.

4 Patrice POUJADE, *Le Voisin et le Migrant. Hommes et circulations dans les Pyrénées modernes (XVI^e - XIX^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 303.

5 Pour les deux principaux : Jean CANTELAUBE, *La forge à la catalane dans les Pyrénées ariégeoises, une industrie à la montagne (XVI^e-XIX^e siècle)*, Toulouse, CNRS/Université de Toulouse-Le Mirail, 2005, 805 p. (en particulier la page 739 : « le système productif jugé archaïque se révèle plus efficace que des techniques plus modernes »), Jean-Michel MINOVEZ, *Pays d'Olmes, l'aventure de la laine*, Toulouse, Privat, 2013, 224 p.

6 Patrice Poujade, *Une société marchande. Le commerce et ses acteurs dans les Pyrénées Modernes (Haut pays de Foix, 1550 – 1700)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008, 474 p.

7 Jeanne BAYLE « L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI^e siècle », *Bulletin de la Société Ariégeoise Sciences, Lettres et Arts*, 1999, p. 111-135.

8 Liliane HILAIRE-PÉREZ, Jean-Michel MINOVEZ, Catherine VERNA, « L'industrie des campagnes, retrouver la longue durée », in Liliane HILAIRE-PÉREZ, Jean-Michel MINOVEZ, Catherine VERNA (Dir.), *Les industries rurales dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, PUM, 2013, p. 7.

A/ Le Pays d'Olmes était-il un contexte favorable au développement économique de Lérans ?

La draperie à Laroque-d'Olmes a-t-elle été utile au développement de Lérans ?

Au Moyen Âge, la place qu'occupait le Languedoc dans la production drapière de l'occident était importante : la troisième derrière l'Italie et la Flandre dans la première moitié du XIV^e siècle⁹. La proximité de troupeaux, bovins et ovins, joua sans doute un grand rôle dans la création de ces industries¹⁰, implantées depuis très longtemps en Pays d'Olmes. À Laroque-d'Olmes, se serait développée au XIV^e siècle « une industrie textile de qualité alimentant à Toulouse un commerce régional de draps de verts »¹¹. Cependant, dès le XV^e siècle, la mode des draps de laine épais déclina : l'ancienne clientèle lui préférant des draps de soie et des velours venant d'Italie. Cette baisse de la production toucha l'ensemble de la draperie languedocienne¹². Malgré cela Laroque-d'Olmes restait au XVI^e siècle la principale ville drapière du canton avec trois ou quatre moulins à foulon et deux teintureries. En 1550, on dénombrait une trentaine d'ouvriers textiles, puis seulement une quinzaine en 1572¹³.

À l'origine, les cardeurs utilisaient des chardons - d'où leur nom - pour éliminer les impuretés de la laine. Mais, dès le Moyen Âge, les peignes furent utilisés. D'après Jeanne Bayle, c'est là le lien entre industrie textile et industrie du peigne¹⁴. Les *pencheniers*¹⁵ seraient passés du peigne à carder au peigne « à teste » lorsque le peigne en fer remplaça le peigne en bois dans l'industrie textile. Cependant, le raisonnement de Jeanne Bayle reste contestable. En effet, ce n'est pas parce que des peignes en bois étaient fabriqués pour le textile qu'il n'y avait pas aussi des peignes à « teste » dès le Moyen Âge. Comme le dit l'adage de l'historien : l'absence de preuve ne vaut pas preuve.

Quelle importance avait alors l'industrie du peigne en Pays d'Olmes ?

La fabrication de planches de bois - « *d'estelles de pignes* » - destinées à être transformées en peigne le long de la bordure pyrénéenne est attestée dès le XIV^e siècle. Ainsi Philippe Wolff note-t-il de tels achats à Aspet en Comminges en 1357. Le même auteur rapporte des ventes régulières de peignes provenant de

9 Rémy Cazals, Jean Vaquer, Gilbert Larguier, et Philippe Delvit, *L'industrie de la laine en Languedoc depuis la préhistoire jusqu'à nos jours*, Montpellier/Carcassonne, APALR/Les Audois, 1995, p. 11.

10 Michel CHEVALIER, *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Paris, Milan, 1984, (réédition de la thèse de 1956), p. 595.

11 Jeanne BAYLE, « L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI^e siècle », BSA... *op. cit.*, p. 116.

12 Gilbert LARGUIER dans Rémy CAZALS, Jean VAQUER, Gilbert LARGUIER, et Philippe DELVIT, *L'industrie de la laine... op. cit.*, p. 17.

13 Jeanne BAYLE, « L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI^e siècle », *loc. cit.*, p. 117.

14 *Ibid.*, p. 125.

15 *penchenier* est le terme issu de l'occitan pour désigner celui qui travaille le peigne (*penche*).

la bordure pyrénéenne vers les Flandres en 1415¹⁶. Gabriel Bernet rajoute que les peignes de Laroque-d'Olmes étaient aussi expédiés en 1428 à Genève par des marchands toulousains¹⁷.

On comprend qu'à la fin du Moyen Âge, il s'agit bien d'une industrie d'échelle nationale, voire internationale. Quel rôle jouait alors Lérans dans ce territoire de production ? Sa place est peu mentionnée par les archives¹⁸ : il est donc impossible de répondre de manière certaine à cette question. Cependant, il semble très improbable que, à proximité de centres de fabrication de peignes de bois, le village de Lérans soit resté totalement à l'écart de cette activité.

Quand et où a commencé l'industrie du jais ?

« Quelques-uns des plus anciens objets en jais ont été trouvés dans le sud de l'Allemagne et en Suisse, où quelques amulettes en forme d'animaux datant d'après 10 000 ans avant J.-C. ont été découvertes dans des campements de l'Âge de pierre »¹⁹. Localement, si les pièces mises à jour ne sont pas si anciennes, Michel Chevalier relate que « l'utilisation pour la parure de grains de jais est fréquente dans les stations préhistoriques de la région : notamment au « dolmen » de Morency, à Benaix, près de Lavelanet (collier de jayet de 2 mètres de long) »²⁰. Par la suite, jusqu'à la fin du Moyen Âge, en Pays d'Olmes, la fabrication d'objets en jais n'a laissé quasiment aucune trace. Il est donc difficile de dire quelle était son importance et même si elle existait.

En revanche, à partir du XVI^e siècle, les sources commencent à être plus loquaces. Les archives de la famille de Lévis nous apprennent que le jais était travaillé en divers endroits du Pays d'Olmes. Cependant, encore une fois, Lérans ne paraît pas mentionnée explicitement avant la fin du siècle. Malgré cela et avec toutes les précautions d'usage, on peut supposer une réelle activité autour du jais à la fin du Moyen Âge à Lérans.

B/Quel fut le rôle des Lévis-Lérans dans le développement de l'industrie ?

Qui étaient les Lévis ?

La famille de Lévis est très ancienne et puissante. Elle est descendue du Nord de la France lors de la croisade contre les Albigeois. Guy de Lévis, proche de Simon

16 J. GODARD et Philippe WOLFF, « Un courant commercial à travers la France au début du XV^e siècle : de Toulouse aux Pays-Bas », *Revue du Nord*, janvier-mars 1950, n°32, p. 32-33. Philippe WOLFF, « Un article de commerce international : les peignes de buis du Plantaurel », *Bulletin de la Société Ariégeoise Sciences, Lettres et Arts*, 1985, p. 8-9.

17 Gabriel BERNET, « Le commerce des peignes de buis entre les Pyrénées et Toulouse au milieu du XVI^e siècle », *Archistra* n°55, juin 1982, p. 35.

18 Il faudrait examiner plus en détail les archives de Lévis (AD - pour archives départementales - 09 46J) concernant cette période.

19 Helen & Katy MULLER, *Whitby jet*, Oxford, Shire Library, 2009, p. 7 (traduction personnelle).

20 Michel CHEVALIER, *La vie humaine ... op. cit.*, p. 575, note de bas de page n°4.

de Montfort, chef de la croisade des Albigeois, put se tailler la part du lion lors de cette conquête. Il prit le titre de « maréchal d'albigeois » que ses descendants transformèrent, au XV^e siècle, en « maréchal héréditaire de la foi ». La famille des Lévis s'est divisée en plusieurs branches. La branche aînée, celle des Lévis-Mirepoix, possédait une seigneurie, certes basée à Mirepoix, mais s'étendant aussi bien au-delà, qui leur conférait une grande puissance. Ces seigneurs « furent ainsi sénéchaux de Carcassonne de père en fils tout au long du XVI^e siècle »²¹.

La branche des Lévis-Léran s'est séparée de celle des Lévis-Mirepoix en 1319²². Sa seigneurie, basée dans le village éponyme, comprenait une grande partie du Pays d'Olmes, en particulier la bordure pyrénéenne aux abondantes ressources forestières.

Les Lévis se sont alliés, d'une part, à leurs voisins, d'autre part, à des seigneurs plus éloignés et plus puissants. Ils construisirent, agrandirent et embellirent aussi de nombreux monuments parmi lesquels les châteaux de Lagarde, de Terride, de Léran, l'abbaye de Camon, la cathédrale de Mirepoix.

Leur exigence d'ascension sociale avait pour pendant l'exigence de fonds importants. Cela explique, en grande partie, leur esprit d'entreprise... et le fait qu'ils recherchèrent des matières premières susceptibles d'être exploitées. D'ailleurs les 14 000 livres que Gabrielle de Foix apporta le 4 mai 1547 lors de son mariage avec Gaston VII de Lévis, baron de Léran, furent investies dans l'acquisition de mines de jais par le seigneur²³.

Comment exploitèrent-ils les matières premières ?

Bien sûr, la matière première principale du territoire demeura tout au long de l'Ancien Régime les céréales qui donnèrent lieu à la construction de moulins fariniers. Ces installations restèrent les plus coûteuses. Cependant, le présent article ne désire pas s'appesantir sur l'agro-industrie et laissera de côté l'estimation des ressources agricoles.

Parmi les ressources forestières, le buis fut particulièrement abondant le long de la bordure pyrénéenne. Sa dureté rend certes son travail difficile, mais elle permet aussi la fabrication d'objets fins qui ne se cassent pas dès le premier usage, par exemple des peignes. Outre la fabrication d'objets en buis, les forêts servent à « la fabrication de charbon de bois, seule exploitation rentable possible et dont la forge est le seul véritable débouché »²⁴.

21 Patrick CABANEL, Claudine PAILHES et Philippe de ROBERT, *Le protestantisme en terres d'Ariège*, Foix, Archives départementales de l'Ariège, 2004, p. 6.

22 Françoise HIDEUSEIMER, *Archives du château de Léran, répertoire numérique*, Paris, Archives Nationales, 1986, p. 11.

23 Adelin MOULIS, *Notes historiques sur la haute vallée de l'Hers*, Verniolle, Ariège et Aude, 1975 in-8°, p. 77. D'après le travail de Jeanne Bayle (page 121 de l'article suscitée), on peut déduire qu'il s'agit plutôt d'un rachat d'une mine vendue à réméré par Germain de Lévis en 1541.

24 Jean CANTELAUBE et Éric FABRE, *Vivre dans la haute vallée de l'Hers. Un cas de double développement en piémont pyrénéen (XVIII^e-XX^e siècle)*, Sarebrück, éditions universitaires européennes, 2011, p. 170.

Au chapitre des ressources minérales, le sous-sol du Pays d'Olmes renfermait du fer. Cependant, ce minerai, extrait des mines de Montferrier et de Montségur, possession des seigneurs de Lévis, est beaucoup moins réputé et abondant que celui du comté de Foix. « Ainsi, pour l'essentiel, l'approvisionnement en minerai des forges du Pays d'Olmes est indépendant de ses mines. Dès sa naissance, l'industrie sidérurgique de la région est déconnectée du minerai local. L'implantation des forges est détachée des impératifs d'approvisionnement en minerai »²⁵. C'est la possibilité de disposer de combustibles à moindre coût et de revenus importants tirés de la forge qui semble à l'origine de l'implantation de l'industrie sidérurgique en Pays d'Olmes. L'introduction de cette industrie est révélatrice de l'esprit d'entreprise des Lévis qui cherchaient à faire feu de tout bois pour accroître leur patrimoine²⁶.

Le minerai de jais en constitue un autre exemple. Le Plantaurel en regorgeait, de Sainte-Croix-Volvestre jusqu'aux Corbières, où il y avait d'ailleurs d'autres moulins à jais. Les sources attestent l'exploitation florissante de mines en 1517²⁷, mais il faut préciser que le terme de mine désigne des affleurements de 0,50 mètre à 1,50 mètre. Les mines étaient basées sur une succession de filons traversant le département de l'ouest nord-ouest à l'est sud-est, depuis Sainte-Croix-Volvestre jusqu'à Vilhac ; à la fin du XVII^e siècle, on en trouvait dans les territoires de Lérans, Le Peyrat et Lavelanet.

Enfin, on trouvait aussi de la couperose, un terme qui désigne les différents sulfates. La couperose permet d'obtenir une couleur noire servant à teindre les tissus, un usage fort intéressant pour l'industrie textile. On rencontre souvent la couperose mêlée au jais. Jean V de Lévis fit procéder à des recherches de couperose au début du XVI^e siècle : il fit appel à des paysans, habitués à rechercher et extraire le jais. Ils découvrirent de la couperose près de Dreuilhe et à Vilhac.

Comment utilisèrent-ils les ressources locales ?

Les eaux du Touyre furent une ressource majeure pour Lérans. Cette rivière naît dans le massif du Tabe à environ 2 000 mètres d'altitude. D'un torrent de montagne, elle devient un cours d'eau plus sage avec un bassin versant de 90 km² et un débit moyen d'environ 2m³/seconde. De surcroît, sa saisonnalité - ses débits sont inférieurs à la moyenne de juillet à novembre et supérieurs le reste de l'année - correspond bien à celle de l'agriculture²⁸. Comme pour de nombreuses communes françaises, cette force motrice constituait pour Lérans un véritable atout. Outre la production d'énergie, les eaux du Touyre pouvaient aussi servir à d'autres usages

25 *Ibid.*, p. 169.

26 Pour l'esprit d'entreprise des Lévis et leur rôle dans les circulations techniques, on peut aussi se référer à Catherine VÉRNA, *Le temps des Moulins. Fer, technique et société dans les Pyrénées centrales (XIII^e-XVI^e siècles)*, Publications de la Sorbonne, 2001, p. 250-269. Jean CANTELAUBE, Catherine VÉRNA, « Les forges à la génoise dans les Pyrénées centrales au XVI^e siècle : quel transfert d'innovation ? », in *Il ferro nelle Alpi, a cura di Costanza Cucini Tizzoni e Marco Tizzoni, Bienna*, 2000, p. 152-163 ; cet article montre comment Philippe III de Lévis a probablement tenté d'introduire la réduction indirecte du minerai de fer dans le Pays d'Olmes.

27 Jeanne BAYLE, « L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI^e siècle », *BSA... op. cit.*, p. 114.

28 <http://www.hydro.eaufrance.fr/presentation/procedure.php>, recherche effectuée le 30 octobre 2016.

tels que le lavage des laines et des cuirs, ou bien encore l'humidification du jais - précaution impérative pour que le jais ne se casse pas lorsqu'on le travaille.

Bien sûr, à l'instar des autres énergies que l'on appelle aujourd'hui renouvelables, les eaux du Touyre nécessitent un certain nombre d'aménagements afin de pouvoir être utilisées. Ces aménagements demandaient, d'une part, une maîtrise technique, d'autre part, des moyens matériels relativement importants. C'est pourquoi, seuls les seigneurs - et quelques marchands suffisamment riches - étaient en mesure de faire creuser des canaux. À Lérans, on compte au moins deux canaux, mais il est difficile de savoir depuis quand. Émettre l'hypothèse d'une datation autour de la fin du Moyen Âge ne paraît pas trop téméraire.

L'intérêt des seigneurs dans la construction d'installations hydrauliques était multiple. En premier lieu, ils percevaient des taxes pour l'utilisation obligatoire des moulins dits « banaux » (le ban est le pouvoir de commandement du seigneur). En second lieu, ces bâtiments encourageaient le développement économique du territoire et, par conséquent, de la seigneurie. Enfin, plusieurs de ces installations étaient indispensables à la vie des populations, en particulier le moulin farinier et son pendant, le four à pain.

C/ Les activités de transformation étaient-elles importantes à Lérans au XVI^e siècle ?

Les Léransais ne furent-ils que les ouvriers des seigneurs de Lévis ?

Cette question pose d'emblée le rôle de chacun dans le développement industriel. On peut la reformuler de la sorte : les seigneurs de Lévis, possesseurs des plus grands capitaux, constituèrent-ils l'élément majeur d'impulsion économique ? Sans nier leur rôle, il importe de considérer que les hommes du Pays d'Olmes cherchèrent à mettre en valeur les ressources à leur disposition de manière autonome vis-à-vis des seigneurs.

Il en va de même en ce qui concerne des marchands toulousains. Philippe Wolff pensait que c'est grâce à leur impulsion que le Pays d'Olmes, d'abord uniquement fournisseur d'ébauches de peignes, s'était ensuite mis à produire les peignes en entier de manière indépendante à partir du milieu du XV^e siècle. Toutefois, rien ne permet d'étayer l'hypothèse émise par cet illustre historien. Le territoire a très bien pu fabriquer dans le même temps des ébauches revendues à Toulouse et des peignes sans que l'on en retrouve de traces. Mais ce ne sont là que pures conjectures.

C'est aussi à des conjectures que nous sommes réduits pour évaluer l'activité industrielle propre à Lérans en cette fin de Moyen Âge. En effet, les sources demeurent peu éloquentes. Mais, au vu de l'expansion du village, qui passa de 115 feux en 1512 à 165 feux en 1552²⁹, du contexte économique et du fait que l'on

29 Jeanne BAYLE, « L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI^e siècle », *BSA... op. cit.*, p. 117.

mesure une réelle activité peu de temps après, on peut légitimement penser que les activités du jais et du peigne au moins étaient présentes au village.

Quelles étaient les bâtiments industriels au XVI^e siècle ?

Dans l'état actuel des recherches, on sait qu'en 1546, il existait deux *tornalhs*, établis sur les canaux de deux moulins³⁰. La difficulté tient à la faiblesse de la documentation pour comprendre en quoi consistaient ces *tornalhs* : s'agit-il d'ancêtres des moulins à jais apparus peu de temps après ou de meules destinées à polir des pièces de métal, telles celles produites par les armuriers et les taillandiers ? La première hypothèse semble peu probable car la documentation révèle que trois *molinets à jayet* fonctionnaient à La Bastide-de-Congoust (actuelle commune de La Bastide-sur-l'Hers) en 1552 : pourquoi alors appeler les moulins à jais de Lérans des *tornalhs* ? On pencherait donc plutôt pour la seconde hypothèse. En revanche, on voit clairement l'existence de deux moulins fariniers.

Ainsi, dès la fin du Moyen Âge, le territoire de Lérans connaissait probablement plusieurs activités que l'on peut qualifier, sans rentrer dans un débat sur la proto-industrialisation, d'industries.

II L'époque moderne : entre guerres et paix de religion, quelle place pour le développement industriel ?

Très tôt, peut-être dès les années 1530, la famille de Lévis-Lérans se convertit au protestantisme. Les de Lévis furent même meneurs parmi les réformés de la région. Durant l'époque moderne, en raison du choix religieux de ses seigneurs, le village de Lérans eut à subir d'importants conflits armés. En se convertissant, les seigneurs entraînèrent dans leur sillage toute une partie de la population, en particulier celle liée aux activités de production et de commercialisation. En premier lieu, cela pose la question des liens entre Réforme et industrie. En second lieu, il convient de s'interroger sur les liens entre commerce et industrie. Enfin, le dernier problème que l'on abordera est de savoir si la Révolution constitua une rupture économique à Lérans.

A/Quels furent les liens entre Réforme et industrie ?

Quelles conséquences économiques a eu le passage précoce des Lévis à la Réforme ?

Tandis que la branche aînée des Lévis resta fidèle au catholicisme au cours des guerres de religion, celle des Lévis-Lérans adhéra dès 1539 à la religion réformée, par le biais de Germain de Lévis-Lérans³¹. Son fils cadet, Jean-Claude de Lévis d'Audou, « devint le chef incontesté du pays de Foix huguenot »³². En

30 *Ibid.*, p. 117.

31 *Ibid.*, p. 103.

32 *Ibid.*, p. 29.

1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes, Gaston VIII, arrière-arrière-petit-fils de Germain de Lévis-Léran³³, demeura peut-être fidèle à la religion réformée. Mais, son fils, Paul-Louis, l'abandonna³⁴ et épousa sa cousine éloignée Marie-Marguerite-Camelle de Lévis-Mirepoix, catholique. Grâce à ce mariage, son petit-fils Louis-Marie-François-Gaston récupéra, en 1757, au décès sans descendance de son cousin, Charles-Pierre-Gaston de Lévis-Mirepoix, la seigneurie et le titre de duc de Lévis-Mirepoix. On peut donc résumer cette histoire ainsi : de 1539 à 1685, les Lévis-Léran furent protestants, puis retournèrent au catholicisme avec l'édit de Fontainebleau en 1685. La période de 1560-1625 fut une période très dure pour la région : avec de nombreuses batailles menées par Jean-Claude de Lévis d'Audou et son neveu Gabriel de Lévis, les dévastations furent nombreuses. Après que son château ait subi un siège en 1568, Léran fut brûlée le 6 septembre 1622³⁵.

Sur les terres des Lévis-Léran, une partie de la population suivit la voie de ses seigneurs et se convertit au protestantisme.

Les protestants étaient-ils plus impliqués dans l'industrie ?

Claudine Pailhès souligne le fait que « la diffusion de la religion réformée se limita [en Pays d'Olmes] (...) au milieu de l'artisanat du textile et du peigne »³⁶. Dans son ouvrage majeur sur l'histoire des protestants, Patrick Cabanel précise qu'un « nombre imposant de marchands et négociants ont également basculé (...) les grands négociants "capitalistes" auraient constitué un milieu d'accueil privilégié du calvinisme, à l'exemple de Pierre d'Assézat et des membres de son groupe, alliés par des liens de sang ou d'affaires »³⁷. Rappelons que c'est justement en Pays d'Olmes que Pierre d'Assézat venait se fournir en ébauches de peignes. Nous ne disposons pas de sources permettant d'établir la sociologie des protestants en Pays d'Olmes au XVI^e siècle. En revanche, par la suite, il est sûr que les protestants travaillaient majoritairement dans l'industrie du peigne et du jais. Cependant, cela ne veut pas dire qu'inversement, travailler dans l'industrie du jais et du peigne induisait le protestantisme.

Pour Rouen, Philip Benedict établit ainsi le rapport avec l'activité industrielle : « L'accent mis, dans le protestantisme, sur une relation directe, sans médiation, entre l'individu et Dieu peut expliquer que la congrégation réformée ait eu tendance à recruter ses adhérents parmi les artisans les plus indépendants »³⁸. Le rapport entre protestantisme et esprit d'entreprise tient en grande partie au lien direct avec les écritures proposé par la Réforme.

33 *Ibid.*, p. 68.

34 Nathalie FAUR, « La réforme protestante en Ariège : la famille de Lévis Léran entre tradition familiale et confession protestante (XVI^e - XVIII^e siècles) », *Archives ariégeoises* n°2, 2010, p. 68-69.

35 *Ibid.*, p. 72-73.

36 Patrick CABANEL, Claudine PAILHES et Philippe de ROBERT, *Le protestantisme ... op. cit.*, p. 30.

37 Patrick CABANEL, *Histoire des protestants en France*, Paris, Fayard, 2012, p. 93.

38 Philip BENEDICT, *Rouen during the Wars of Religion*, Cambridge, CUP, 1981, cité et traduit par Patrick CABANEL, *Histoire des ...op.cit.*, p. 91-92.

Il faut donc retenir probablement deux vecteurs humains de la Réforme en Pays d'Olmes : d'une part, les seigneurs de Lévis-Léran, et, d'autre part, les réseaux marchands.

Les protestants ont-ils disparu lors de la révocation de l'Édit de Nantes ?

À partir de 1685, avec la révocation de l'édit de Nantes par l'édit de Fontainebleau, les protestants n'eurent plus d'existence légale. Paul-Louis de Lévis-Léran renonça au protestantisme³⁹. Malgré cela, il semble avoir gardé une certaine sympathie pour les membres de cette religion. En effet, alors qu'en 1683 de nombreux huguenots vivaient sur ses terres, 327 à La Bastide-de-Congoust et 70 à Léran⁴⁰, peu d'entre eux paraissent avoir choisi le chemin de l'exode. C'est ce que révèlent les registres notariaux de La Bastide-de-Congoust : malgré le dépouillement systématique des actes concernant les protestants, moins d'une dizaine d'exilés ont pu être relevés⁴¹. Surtout, Paul-Louis de Lévis hébergeait en son château Gaston Roques, dont le beau-frère Abraham Lasserre était alors « absent depuis longtemps [pour fait de religion] »⁴². On comprend bien que, même s'il avait changé de religion, ce noble n'avait pas changé d'entourage et continuait à protéger les protestants locaux.

Ces protestants ne se cachaient donc pas de leur religion et allaient même jusqu'à la revendiquer : lorsque le 27 janvier 1686, Gabriel Coste et Anne Alizet, originaire de Léran, baptisaient leur fils à l'église Saint-André-du-Peyrat, ils se disaient « tous deux de la R.P.R. »⁴³, trois mois après l'édit de Fontainebleau. En dépit de l'appartenance de ces marchands à une religion bannie par le roi, les seigneurs de Lévis-Léran travaillaient toujours avec eux. Ainsi, en 1692, Jean Bourrel tenait-il en afferme de Jeanne de Juge, la comtesse de Léran, les moulins à jais du Peyrat⁴⁴. En 1730, Paul-Louis de Lévis n'hésita pas non plus à permettre à Durand Cailhau de construire un moulin à jais sur un des canaux du Peyrat⁴⁵.

L'idée de tolérance religieuse était bien ancrée dans la famille de Lévis. Lorsqu'en 1755, Charles-Pierre-Gaston de Lévis, duc de Mirepoix et cousin germain de l'épouse de Paul-Louis de Lévis, arriva au commandement de la province du Languedoc, il fit prévaloir dans les consistoires « ses idées de conciliation »⁴⁶.

Les entrepreneurs protestants du Pays d'Olmes, qui dominaient les industries du jais et du peigne, auraient normalement dû abandonner leur religion ou s'exiler.

39 Nathalie FAUR, « La réforme... » *op. cit.*, p. 68.

40 Patrick CABANEL, Claudine PAILHES et Philippe de ROBERT, *Le protestantisme ... op. cit.*, p. 68.

41 AD Ariège 5 E 3296 à 5 E 3306, AD Ariège 5 E 3465 à 5 E 3485.

42 AD Ariège 5 E 3473, f° 83, accord contenant quittance de Roques, Cailhau, Mamour et Cazal, 30 mai 1715.

43 AD Ariège 267 EDT/GG2, microfilm 2mi3/R300, acte de baptême de Pierre Coste, 27 janvier 1686.

44 AD Ariège 5 E 3304, f° 10, sous arrentement des moulins à jais du Peyrat entre Jean Bourrel Pierre Coste et autres, 9 février 1692.

45 AP (pour archives privées) Bez-de Faucher, bail à ferme Durand Cailhau/de Lévis, 1750.

46 Patrick CABANEL, Claudine PAILHES et Philippe de ROBERT, *Le protestantisme ... op. cit.*, p. 129.

Mais il est probable qu'ils aient pu continuer à pratiquer leur culte en étant peu inquiétés grâce à la tolérance, voire à la protection de leur seigneur. À Lérans, la communauté protestante n'a pas cessé d'exister malgré l'édit de Fontainebleau. Toutefois, les marchands les plus proches des Lévis, les Alizet, ont, comme eux, renoncé à leur foi - nous y reviendrons.

Pourquoi les protestants sont-ils restés entre eux ? Quels effets cela a-t-il eu ?

Après la révocation de l'édit de Nantes, la recherche de conjoints s'effectua essentiellement au sein d'une même communauté confessionnelle. De ce fait, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, presque tous les entrepreneurs protestants finirent par avoir des liens de parenté. Pourtant, au XVII^e siècle et, jusqu'au début du XVIII^e siècle, quelques mariages mixtes avaient eu lieu tel celui, en 1696, de Bernard Viviès, marchand catholique de Sainte-Colombe-sur-l'Hers, avec Marthe Cathala, de Lérans, belle-sœur de Pierre Bez et Durand Alizet⁴⁷. Une des explications à ce repli sur soi d'un groupe social qui a de nombreux échanges avec l'extérieur était la fidélité à une religion interdite : le protestantisme.

En effet, bien que la communauté protestante parut vivre en paix avec l'Église et les catholiques des alentours, elle en refusait les sacrements, sauf celui du baptême. Au XVIII^e siècle, les catholiques ne voulaient sûrement pas se compromettre avec des gens hors-la-loi.

C'est au sein de cette communauté relativement soudée de marchands et « d'artisans » que s'est développé un certain nombre d'activités industrielles.

B/ Quels liens entre commerce et industrie ?

Comment les Bez sont-ils devenus des tanneurs ?

Aussi loin qu'il nous a été donné de remonter dans l'histoire, les ancêtres des tanneurs de Lérans étaient des bouchers qui, au XVII^e siècle, habitaient à La Bastide-de-Congoust et s'unissaient à des familles de marchands et de peigniers.

L'histoire des alliances de la famille Bez est ici fondamentale pour comprendre comment elle a pu faire partie d'un réseau marchand et accumuler un certain patrimoine foncier. En 1698, Pierre Bez, se maria avec Suzanne Cathala de Lérans, belle-sœur de Durand Alizet, marchand important de Lérans⁴⁸. Cette union, qui rapprocha les familles Bez et Alizet⁴⁹, explique que la famille Bez fit souche à Lérans par la suite. Les deux aînés du couple, Pierre et Jean-Pierre, épousèrent le 12 septembre 1728 deux sœurs, cousines par alliance : Françoise et Paule Azemat.

47 AD Ariège 5 E 3304, f° 20, contrat de mariage de Bernard Viviès et Marthe Cathala, 19 mars 1696.

48 AD Ariège 5 E 3305, f° 16, contrat de mariage de Pierre Bez et Suzanne Cathala, 5 mars 1698.

49 En 1717, Jean Alizet et sa femme Anne de Marneuf furent les parrains de Jean Bez, troisième enfant de Pierre Bez et de Suzanne Cathala.

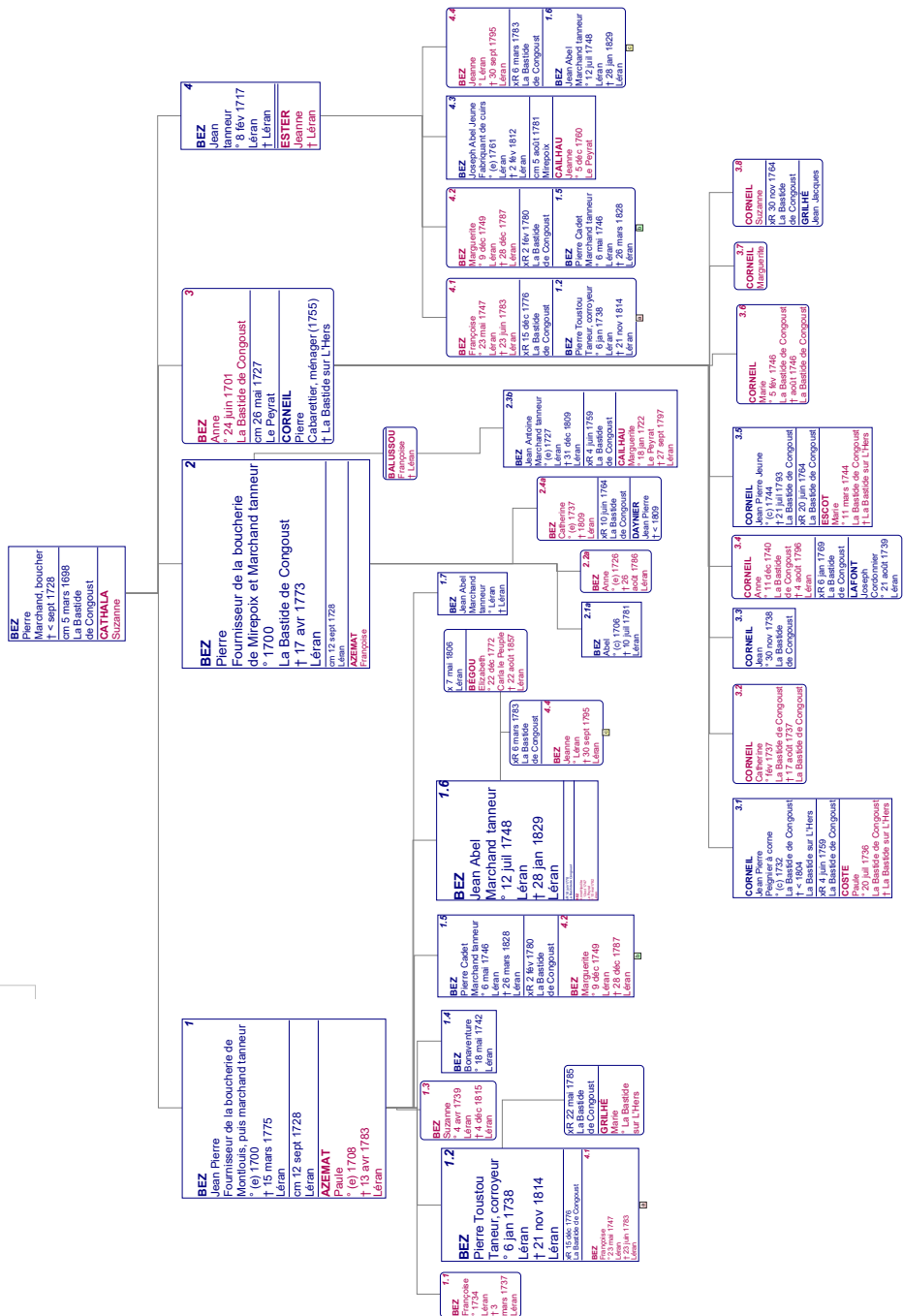


Figure 1 : Arbre de descendance du couple Pierre Bez - Suzanne Cathala sur trois générations

mirent à travailler car ils se qualifièrent aussi de « marchands tanneurs ». C'est donc à partir de ce moment-là qu'ils construisirent les premières tanneries de Lérans. Des bâtisses encore visibles actuellement, l'une (quartier du Praxinabel, lieu-dit du Pont d'Enfer) a été édifiée en 1758, et l'autre en 1764 (lieu-dit la Mécanique)⁵⁴.

Les Alizet, une dynastie d'entrepreneurs protestants ?

La famille Alizet occupa dans l'histoire économique et sociale de Lérans une place importante. Elle a fait preuve d'une remarquable longévité dans le monde des affaires : nous avons pu compter au moins sept générations qui se succédèrent dans le négoce du jais, du peigne et d'autres produits. Bien que nous n'en ayons pas la preuve, les alliances matrimoniales de cette famille et sa proximité avec les seigneurs de Lévis nous portent à croire qu'elle fut protestante. Un seul acte suffit à montrer comment le destin des Alizet était lié à celui des Lévis. Gaston-Jean-Baptiste, fils de Jean Alizet et Anne Marneuf naquit le 23 avril 1718, il est baptisé le 30. Ses parrain et marraine furent : « Messire Gaston Jean Baptiste de Levy comte de Lérans et demoiselle Marie Angélique Claude de Lévy de Lérans »⁵⁵. On comprend dès lors les liens entre les deux familles et comment le retour au catholicisme des Lévis-Lérans entraîna celui des Alizet.

Marchands, les Alizet avaient jusque-là noué des alliances matrimoniales dans le même milieu tant protestant que catholique. Ainsi, le grand-père de Jean-Baptiste-Gaston Alizet, Durand Alizet, était, entre autres, le beau-frère de Samuel Cailhau, père de Durand Cailhau, important marchand protestant du Peyrat⁵⁶. Mais, suivant le sillage des de Lévis, la stratégie matrimoniale des Alizet changea : ils n'épousèrent plus que des catholiques et dans le notariat local pour la branche aînée.

Ce revirement de stratégie n'affecta en rien leur fidélité au négoce du jais et du peigne. Bien au contraire, au XVIII^e siècle, les plus importants négociants en jais étaient catholiques : la conformation à cette religion permit à Jean-Baptiste-Gaston Alizet de s'inscrire plus aisément dans cet autre réseau. Les Alizet suivirent donc parfaitement les fluctuations économiques du territoire du Pays d'Olmes : l'apogée du jais se situa au milieu du siècle, Jean-Baptiste-Gaston Alizet fit construire un moulin à tailler le jais au « lieu dit la font Madrague ou la paychere » en 1749⁵⁷.

Il faut faire ici une parenthèse en qui concerne le peigne. On sait que les Alizet étaient aussi marchands de peignes. Malheureusement, les sources ne permettent pas de mesurer de manière précise cette activité. Seul le grand nombre d'ouvriers en peignes que l'on trouve dans les actes notariés permet de penser qu'elle était dynamique.

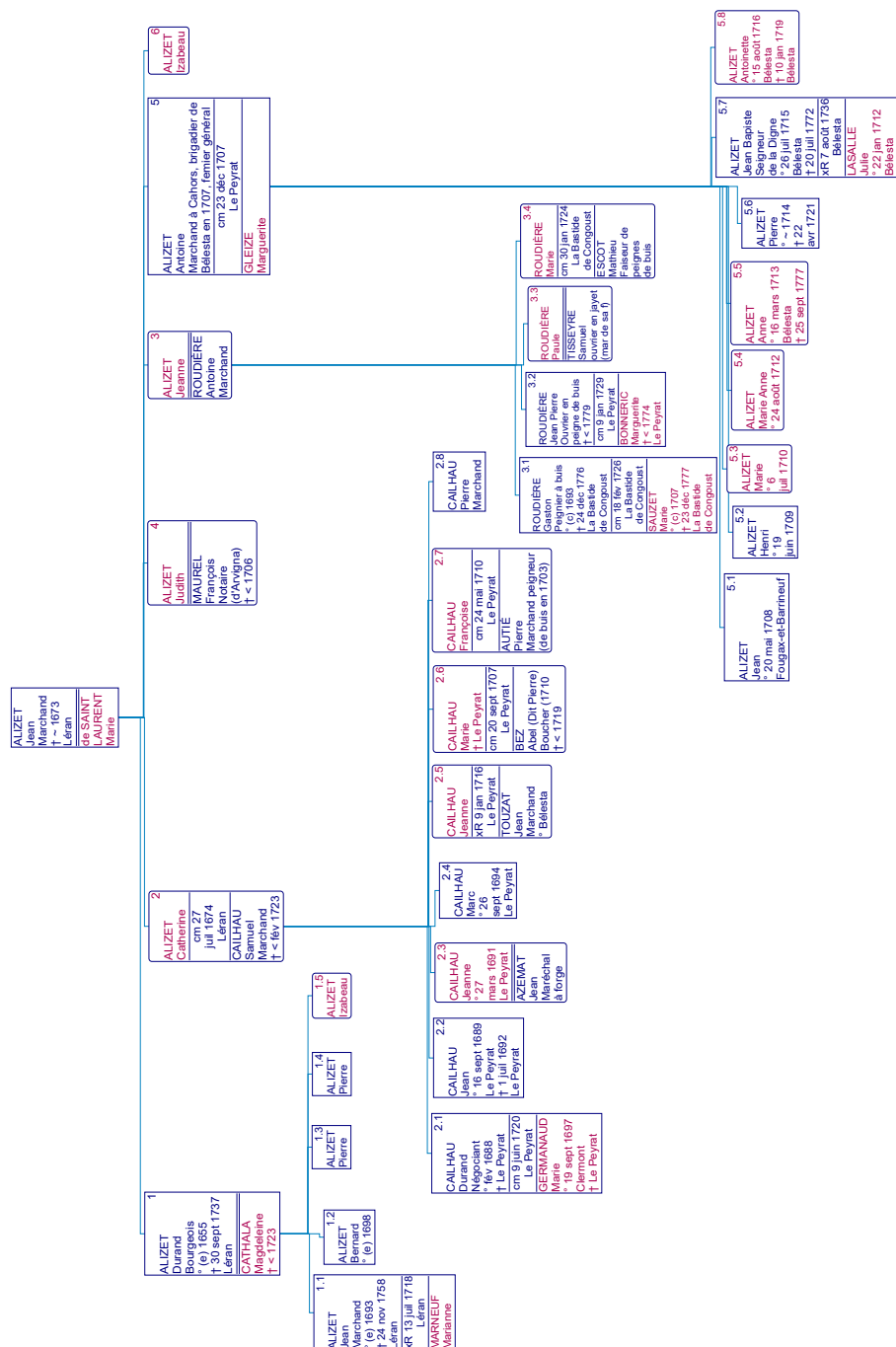
54 Inscriptions sur les linteaux des portes des bâtiments à Lérans.

55 AD Ariège 1 NOM 2/36EDT/GG2, baptême de Gaston-Jean-Baptiste Alizet, 30 avril 1718.

56 AD Ariège 5 ER 3294, f^o 66, contrat de mariage de Samuel Cailhau et Catin Alizet, 27 février 1674.

57 AD Ariège 5 E 3423, f^o 236, bail à nouveau fief de Levy Alizet, 07 juin 1753.

Figure 3 : Arbre de descendance du couple Jean Alizet - Marie de Saint Laurent sur trois générations.



Ainsi, tant l'exemple des Bez que celui des Alizet montre comment le commerce fut à l'origine d'industries. Ou plutôt, devrait-on dire, comment commerce et industrie sont indissociables : séparer ces deux notions relève presque de l'anachronisme. Les différents entrepreneurs étaient des marchands-fabricants dont l'action était centrale. Voyons à présent comment était organisé le système productif.

Comment était organisée la production et la vente de jais ?

Jeanne Bayle signalait qu'en 1602, « le premier “moulin à tailler le jais” moderne connu dans la région est construit à Lérans »⁵⁸. Cependant, rappelons que trois *molinetes à jayet* tournaient déjà en 1552 à La Bastide-de-Congoust. Il n'est pas possible de préciser la différence entre les deux. Retenons, en tout cas, que Lérans s'inscrivait parfaitement dans ce mouvement d'expansion économique. Pour ce qui est du moulin « moderne », la force hydraulique entraînait 4 ou 6 meules horizontales de grès d'environ 40 cm de diamètre sur 4 cm d'épaisseur qui servaient à polir le jais. Au-dessus de ces meules, un canal circulaire alimenté par une roue à godets permettait qu'elles soient « continuellement arrosées d'un filet d'eau »⁵⁹. Dans tous les cas, le moulin à jais apparaît comme une installation fort simple. Mais, à l'instar des forges à la catalane, ces moulins constituent « une réponse bien adaptée aux conditions de production »⁶⁰ : en effet, ces mécaniques, qui effectuaient efficacement le travail demandé, étaient de construction et d'entretien à la fois aisés et de faible coût.

Le moulin à jais révèle une division du travail relativement poussée. Il y a fort à parier que cette division fut, dès le XVII^e siècle, telle qu'elle est décrite par de Genssane vers 1775. Les morceaux de jais, de différentes grosseurs, étaient débités et triés par des *escapoulares* qui leur donnaient la première forme. Après cela, les objets étaient remis à des femmes pour être percés à l'aide de tours à bobèche, actionnés par un archet. Ensuite, « les ouvrages ainsi préparés, [étaient] portés au moulin pour y être polis, et recevoir leur dernière forme ». Enfin, des femmes enfilait les perles sur des colliers ou des chapelets. Le travail du jais était donc divisé en cinq étapes.

Ce système de production présentait plusieurs avantages. Tout d'abord, sa souplesse : le marchand-fabricant arrêta de donner du travail aux ouvriers dès qu'il n'avait plus de commande et les ouvriers pouvaient compléter leurs revenus par les travaux des champs ou d'autres activités. De plus, il permettait de fabriquer massivement des produits relativement identiques : en d'autres termes, une standardisation de la production.

58 Jeanne BAYLE, « L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI^e siècle », *BSA... op. cit.*, p. 122.

59 DE GENSSANE, *Histoire naturelle de la province du Languedoc*, Montpellier, 1776-1779, vol. 4, p. 211. Cet ouvrage est très utile pour la description du travail du jais à la fin du XVIII^e siècle. Ses informations sont corroborées par les dossiers de l'intendance du Languedoc. Cependant, aussi précieuse que soit l'œuvre de Genssane, sa date tardive de production oblige à prendre toutes les précautions pour les périodes antérieures au Siècle des Lumières.

60 Jean CANTELAUBE, « La forge à la catalane », *Midi-Pyrénées patrimoine* n°3, juillet-septembre 2005, p. 72.

L'apogée du jais se situa au milieu du XVIII^e siècle. Lérans ne fut pas en reste : outre le moulin que le comte de Lévis-Lérans possédait déjà, Jean-Baptiste-Gaston Alizet fit construire un moulin à tailler le jais au « lieu dit la font Madrague ou la paychere » en 1749⁶¹, Jean Bauzil un autre moulin non loin de là cinq ans plus tard⁶². Au total, trois moulins à jais tournaient à Lérans dans les années 1760.

Les approvisionnements en matière première s'effectuaient de deux manières :

- localement, durant un temps, Jean Bauzil acheta le jais extrait des mines du comte de Lévis de Lérans⁶³ et Gaston Alizet - conjointement avec Pierre Bez - exploitait les mines de Roquefort [les Cascades]⁶⁴,

- à l'échelle nationale, des mines étaient exploitées dans les Corbières et jusqu'à Aix-en-Provence⁶⁵,

- à l'échelle internationale, les frères Acher exploitaient des mines en Aragon et Jean-Baptiste-Gaston Alizet se fournissait auprès d'eux.

Les ouvrages finis étaient basés principalement sur deux types d'objets : les grains - ou perles à facettes - et les boutons. À partir de là, on pouvait fabriquer une assez grande variété de bijoux : d'une part, ceux destinés à la parure, tels que des pendants pour boucles d'oreille, des bracelets, des « colliers, [et] chapelets »⁶⁶, d'autre part, ceux destinés aux vêtements : boutons de veste, de gilet et de manchette. Bien sûr, une des destinations principales de ces bijoux demeurait la France, mais ils s'expédiaient aussi largement tout autour du bassin méditerranéen, en Europe et jusqu'en Amérique latine⁶⁷.

Cependant, l'industrie du jais connut un fort ralentissement au cours des années 1770. On peut le mesurer aisément grâce à la location des places dans le moulin à jais du comte de Lévis. On y découvre aussi une reprise de l'activité à partir de 1784 à l'instar du reste du Pays d'Olmes. Mais, contrairement à l'ensemble du territoire, la reprise est de bien plus courte durée.⁶⁸ Ainsi, à la veille de la Révolution, l'activité s'était déjà ralentie.

61 AD Ariège 5 E 3423, f° 236, bail à nouveau fief de Lévis Alizet, 7 juin 1753.

62 AD Ariège 5 E 3423, f° 322, bail à nouveau fief de Lévis Bauzil, 5 décembre 1754.

63 AD Ariège 5 E 3154, f° 1482, vente Bez Bauzil, 20 janvier 1755.

64 AD Ariège 46 J 203, comptes du marquisat de Lérans, année 1760.

65 AD Hérault C 5669, « Mémoire concernant les mines de jayet qui se trouvent dans les diocèses d'Aleth, Mirepoix et Narbonne avec l'avis des M. de St Priest sur le privilège exclusif demandé par les Srs Vivies frères », 10 avril 1754.

66 AD Hérault C 4680, « Mémoire contenant des instructions générales et particulières relativement au diocèse de Mirepoix même subdélégation », 1788 (à l'adresse de l'intendant du Languedoc Ballainvilliers), p. 7.

67 AD Ariège 1 J 2, microfilm 1 MiR2, livre de comptes de la société « Jean Acher et Fils », f° 251, « Divers doit », « Alizet de Lérans » doit 6 sarrions de jayet (le sarrion est l'unité employée dans les livres de comptes de la société « Jean Acher et Fils », il s'agit du nom d'un village espagnol dans la province de Teruel), 2 mai 1760.

68 AD Ariège 46 J 203, comptes du marquisat de Lérans, années 1759 à 1789.

C/La Révolution et l'Empire constituèrent-ils une rupture économique à Lérans ?

La Révolution entraîna-t-elle un blocage économique à Lérans ?

Les termes classiques du débat en histoire économique de la période révolutionnaire tournent autour de la crise qu'elle aurait entraînée. En ce qui concerne le jais, force est de constater que cette industrie se trouva confrontée à de graves problèmes avec les guerres napoléoniennes. En effet, alors que l'industrie du jais était exportatrice, elle fut coupée à la fois de ses approvisionnements et de ses débouchés. Si l'on observe un ralentissement avec la Révolution, la crise culmina avec l'Empire, « le commerce du jayet étant tout à fait tombé »⁶⁹.

En revanche, le nombre de tanneries n'a pas diminué, bien au contraire : on en compte six en 1811. Bien que, d'après les maîtres tanneurs, la production aurait été plus importante au XVIII^e siècle, on préparait encore 300 peaux de bœuf ou de vache, 200 peaux de veau et 200 de mouton par an en 1811. À cette date, « Indépendamment des maîtres, cinq ouvriers sont occupés dans ces tanneries »⁷⁰. Mais il est très difficile de connaître le nombre exact de ces maîtres à cause du caractère profondément familial de ces établissements. La plupart des tanneurs étaient des membres de familles plus ou moins apparentées et répondant au nom de « Bez » de génération en génération⁷¹.

La vente des biens nationaux entraîna-t-elle des changements de propriétaire d'industries ?

Avec la Révolution française, les biens des nobles émigrés furent confisqués. Ce fut le cas des moulins fariniers de Lérans ainsi que d'un des moulins à jais. En effet, sur les trois moulins à jais, un seul appartenait au seigneur, les deux autres étant la propriété des sieurs Alizet et Bauzil. Le « citoyen Abel Bez » (tanneur) se porta acquéreur du moulin à jais des Lévis en l'an III pour la somme de 3 000 francs⁷², mais la conjoncture du jais ne lui permit probablement pas d'en tirer profit. Avec Pierre Croux de Queille, il s'était aussi porté acquéreur du moulin farinier.

Par ailleurs, de même que pour les moulins à jais, le fait que les tanneries n'aient pas appartenu aux seigneurs entraîna une stabilité dans la possession de ces bâtiments qui demeurèrent, pour l'essentiel, la propriété des différentes familles Bez.

La Révolution légalisa les protestants

« Le protestantisme n'a jamais cessé d'exister en France »⁷³ constate Patrick Cabanel. On peut en dire de même pour Lérans avec cette particularité qu'une

69 AD Ariège 46 J 388, f° 8, an IX.

70 AD Ariège 8 M 43.

71 AD Ariège 6 EDT/GG2.

72 AD Ariège Q 3.

73 Patrick CABANEL, *Histoire des ...op. cit.*, p. 900.

grande partie des protestants était constituée par des membres de la famille Bez, tous, ou presque, tanneurs. En 1787, le roi de France publia un premier édit de tolérance qui reconnaissait cette situation de fait, sans pour autant aller jusqu'à autoriser le culte protestant, loin s'en faut. C'est la Révolution française avec l'article 10 de la Déclaration de Droits de l'Homme et du Citoyen qui légalisa cette religion, énonçant que désormais « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses, pourvu qu'elles ne troublent pas l'ordre public »⁷⁴.

À Lérans, les protestants purent alors s'afficher au grand jour ; mais se cachaient-ils réellement ? La configuration du bâti laisse penser que la construction du temple protestant, situé en face des tanneries, date de la même période que les tanneries, période qui fut aussi celle de la première tolérance : vers le milieu du Siècle des Lumières.

Finalement, cette légalisation ne changea pas grand-chose aux stratégies matrimoniales des entrepreneurs protestants de Lérans. Ils continuèrent à pratiquer une endogamie religieuse et sociale, comme si l'illégalité dans laquelle ils avaient vécu les avait conduits à recentrer ces liens.

Au final, la période moderne a vu le développement d'une importante industrie à Lérans qui fut celle du jais mais que la Révolution vint presque clore. Les autres activités se maintinrent, mais ne semblent pas avoir eu le même éclat. Les choses changèrent avec le XIX^e siècle.

III Le XIX^e siècle : l'entrée véritable de Lérans dans l'âge industriel ?

Après les difficultés de la Révolution et l'Empire, dès la Restauration, « en Pays d'Olmes, l'industrie [textile] est en plein essor »⁷⁵. La suite du XIX^e siècle fut une alternance de phases de crises - que l'on pourrait qualifier de recomposition - et de croissance. Mais, sur la longue durée, la tendance générale fut au développement économique. À Lérans, le *Trend* a été semblable, tout en ayant des particularités locales. Cela nous amène à poser les questions suivantes : la famille de Lévis a-t-elle continué de jouer un rôle majeur ? Quels furent l'essor et l'adaptation des industries du jais et du peigne ? Enfin, comment les tanneries se sont-elles développées ?

A/ Les Lévis du XIX^e siècle : entrepreneurs ou rentiers ?

Comment les Lévis se sont-ils adaptés aux changements économiques ?

Dès que cela lui a été possible, la famille de Lévis rentra en possession de ses biens. Ainsi, racheta-t-elle le moulin à farine pour 32 000 francs aux

74 *Ibid.*, p. 900-912.

75 Jean-Michel MINOVEZ, *L'industrie invisible. Les draperies du Midi, XVIII^e-XX^e siècles. Essai sur l'originalité d'une trajectoire*, Paris, CNRS Éditions, 2012, p. 150.

sieurs Bez Jeune et Pierre Croux. Bien évidemment, elle s'empressa aussi de se réapproprier, moyennant finance, son château dont les « frères Carrère et la dame Carrère épouse Coulon [les Coulon étaient alors les plus importants négociants de La Bastide-sur-l'Hers] » avaient fait l'acquisition en 1805⁷⁶.

Les de Lévis suivirent de près les évolutions économiques et les recompositions de l'industrie. Avec la mécanisation et l'essor du textile lavelanétien sous la Restauration, les de Lévis construisirent une « mécanique ou filature » sur le canal de fuite du moulin à farine au lieu-dit « le Perdut »⁷⁷. Avec la mécanisation du peigne à partir des années 1840, ils s'adaptèrent à nouveau avec une dizaine d'années de décalage. Ils accolèrent une fabrique de peignes à leur moulin à farine, en construisirent une au lieu-dit « Près Mols », c'est-à-dire près d'un ancien moulin à jais, et reconvertirent à cet usage la « Moulinette » (sur le canal de fuite du moulin de Régat)⁷⁸.

Ils n'hésitèrent pas à changer l'usage de ces bâtiments lors des crises. Le moulin à farine, qui avait subi un incendie en 1849, avait été reconstruit puis converti en minoterie. Cette modernisation ne semble pas avoir suffi puisque les de Lévis la transformèrent en usine de peignes en 1878⁷⁹. De même, l'usine de la Moulinette changea plusieurs fois d'usage puisque, en 1876, elle devint aussi une « usine à effiloche les vieux chiffons »⁸⁰ avant de redevenir cinq ans plus tard une fabrique de peignes⁸¹. Enfin, lorsque la filature cessa de trouver preneur, lors de la Grande Dépression de la fin du siècle, elle finit, vers 1902, par être transformée en tannerie et louée à la société « Pibouleau père et fils et Edmond Anduze »⁸². Ces adaptations quasi permanentes de l'usage nous révèlent comment les habitants de Lérans ont su, pendant des siècles, mettre à profit la principale richesse de Lérans : l'énergie hydraulique.

Les de Lévis étaient-ils impliqués dans la fabrication ?

On vient de voir que les de Lévis ont su adapter leurs bâtiments industriels à l'évolution économique. Mais la question se pose de savoir si ces nobles se contentèrent de percevoir les rentes de leur patrimoine immobilier ou s'ils s'impliquèrent aussi dans la fabrication.

Ainsi qu'en attestent les baux à loyer, les de Lévis furent avant tout des loueurs. De ce que nous en savons, leur filature fut louée en 1828 à Auguste Cazalens, fabricant de draps de Limoux, puis en 1873 à Lazare Gabarrou, fileteur de laine originaire de Lavelanet. Puis, à la fin du siècle, l'usine d'effilochage eut

76 AD Ariège Q 102.

77 AD Ariège 43 J 396, bail à ferme de la mécanique de Lérans, Lafitte (pour de Lévis) - Cazalens, 15 août 1828.

78 AD Ariège 3 P 2026, case 16, de Lévis.

79 AD Ariège 3 P 2026, case 16, de Lévis.

80 AD Ariège 3 P 2024.

81 AD Ariège 46 J 396, bail à ferme de Lévis-Mirepoix - Gaston, 29 mars 1881.

82 AD Ariège 3 P 2026, case 16, AD Ariège 8 M 56 dossier « Pibouleau et Anduze », AD Ariège 7 U 847.

pour locataire Jules Baudru, négociant en laines de Mirepoix⁸³. Les origines de ces différents locataires révèlent que l'industrie textile n'était pas une activité endogène à Lérans, mais, davantage, un secteur porté par le reste du Pays d'Olmes.

Au contraire, les baux des fabriques de peignes révèlent que leurs utilisateurs étaient lérans. En 1868, Jean-Pierre Lapasset, fabricant de peignes de Lérans, fut locataire de la Moulinette, puis, en 1881, ce fut Gaston Symphorien, ouvrier en peignes, aussi de Lérans. En ce qui concerne l'usine dite « Moulin de Lérans », située en ville, elle fut louée en 1877 à Prosper Alizet. Sans doute, ce dernier était-il partie prenante de la transformation du moulin en usine⁸⁴.

Il semble donc que les de Lévis ne s'impliquèrent pas directement dans l'industrie ; en tout cas, jusqu'à la toute fin du siècle où apparut à Lérans l'entreprise « Lévis-Mirepoix et Serres »⁸⁵. Cependant, il est difficile de savoir dans quelle mesure le duc de Lévis géra l'entreprise ou se contenta du rôle d'investisseur. Auparavant, les de Lévis avaient accompagné les entrepreneurs désireux d'utiliser leurs locaux, mais ils leur laissaient la gestion des entreprises. Toujours est-il qu'à la fin du XIX^e siècle, le duc de Lévis-Mirepoix était propriétaire de la quasi-totalité des usines de peignes.

B/ Quel fut le développement des industries du jais et du peigne à Lérans au XIX^e siècle ?

En quoi le triste sort de l'industrie du jais favorisa-t-il celle du peigne ?

Au XIX^e siècle, à Lérans comme dans le reste du Pays d'Olmes, l'industrie du jais n'était plus que l'ombre de ce qu'elle fut au XVIII^e siècle. Après la grave crise qu'elle dut affronter durant la Révolution française et l'Empire, elle se retrouva confrontée à la concurrence des imitations de petits bijoux en verre noir de Bohême. Malgré ces difficultés, la famille Alizet continua de rester fidèle à cette activité. Dans les années 1860-1870, elle bénéficia même d'une certaine embellie économique, certes toute relative : huit personnes travaillaient encore chez Prosper Alizet. Mais la Grande Dépression, qui arriva en Pays d'Olmes avec un certain décalage, vint sonner le glas de l'industrie du jais à Lérans qui prit fin à l'été 1882⁸⁶.

Si trois moulins à jais avaient pris place à Lérans dans les années 1760, un siècle plus tard, comme en miroir, ce sont trois usines de peignes qui fonctionnaient à Lérans. Quel lien entre les deux ? Les industriels étaient avant tout des négociants.

83 AD Ariège 43 J 396, bail à ferme de la mécanique de Lérans, Lafitte (pour de Lévis) - Cazalens, 15 août 1828, bail à loyer de la filature de Lérans par Mr de Lévis-Mirepoix à Mr Gabarrou, 30 janvier 1873, bail à ferme de Lévis-Mirepoix à Baudru, 15 décembre 1876.

84 AD Ariège 43 J 396, bail à loyer d'une usine à Lérans par Mr le duc de Lévis-Mirepoix au sieur Jean-Pierre Lapasset, 23 décembre 1868, peut-être Jean-Pierre Lapasset louait-il déjà l'usine auparavant car il fabriquait déjà des peignes dans une usine, mais la source ne le précise pas. Bail à loyer de Lévis-Mirepoix Gaston, 29 mars 1881, bail à loyer de Lévis-Mirepoix Alizet, 24 mars 1877.

85 AD Ariège 2 Z 111.

86 AD Ariège 14 M 17/5.

Ainsi, en 1867, Prosper Alizet commercialisait indifféremment « des peignes de buis...des peignes en bonne corne...toutes sortes d'ouvrages de jais...et divers articles de tournerie en buis »⁸⁷. Cette pluriactivité entrepreneuriale eut le même effet que des vases communicants : lorsque l'industrie du jais se fit moins attractive, ses ouvriers et ses entrepreneurs se tournèrent de plus en plus vers d'autres industries, en particulier celle du peigne. Ils surent mettre à profit savoir-faire, capitaux et bâtiments à leur disposition.

Comment s'est déroulée la mécanisation de l'industrie du peigne à Lérans ?

Le premier village à mécaniser l'industrie du peigne fut Sainte-Colombe-sur-l'Hers en 1843⁸⁸. À Lérans, Jean-Baptiste-Gaston Alizet, principal négociant en jais et peigne, suivit le mouvement avec un décalage d'une dizaine d'années environ. Vers 1855, il ajouta une fabrique de peignes à son moulin à jais, puis, en 1863, il créa l'usine du « Près Mols ». On l'a vu, le duc de Lévis-Mirepoix fit de même en transformant la « Moulinette » en fabrique de peignes. Il édifia ensuite une usine au « Près Mols » sur une parcelle adjacente à celle de Jean-Baptiste-Gaston Alizet, ce qui amène à se demander si les deux bâtiments ne constituaient pas une seule usine dont une partie aurait été louée par M. Alizet au duc de Lévis-Mirepoix. Enfin, Prosper Alizet utilisa aussi la minoterie reconvertie en usine de peignes qu'il loua à M. de Lévis-Mirepoix à partir de 1877⁸⁹.

Cette phase de mécanisation de l'industrie du peigne se basa essentiellement sur la reconversion d'autres bâtiments industriels. Les eaux du Touyre fournirent l'énergie. Quelques machines à vapeur vinrent peut-être palier leur faible débit de juin à octobre.

Vers la fin du siècle, le duc de Lévis-Mirepoix érigea une nouvelle usine à l'entrée du village, sur le côté gauche de la route qui mène à Aigues-Vives. Son éloignement du cours d'eau tend à montrer que, soit on y effectuait un travail non mécanisé, soit on utilisait une autre source d'énergie que l'hydraulique. Le duc de Lévis la loua peut-être aux frères Mirc, mais les sources ne le précisent pas. Ces deux frères étaient en tout cas locataires de l'usine dite « du moulin de Lérans ». Ils construisent leur propre usine en 1907 à proximité de la tannerie « Pibouleau & Anduze ». Non loin de là, à la même époque, le duc de Lévis établit une fabrique de « ballerines en corne »⁹⁰ où travaillent une vingtaine de personnes⁹¹. Si nous ne sommes pas sûrs de ce que signifie le terme « ballerine », il est fort possible qu'il s'agisse d'armatures pour parapluie.

87 Archives privées, Bez-de Faucher : en-tête de facture Alizet fils à Lérans, 15 mars 1867.

88 AD Aude 9 M 31, lettre du maire de Sainte-Colombe-sur-l'Hers au sous-préfet de Limoux, 30 octobre 1843.

89 AD Ariège 3 P 2024.

90 AD Ariège 3 P 2026.

91 AD Ariège 2 Z 111.

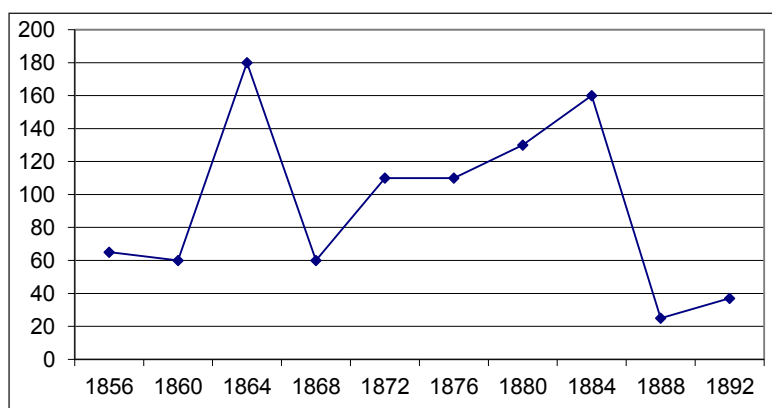


Figure 4 : Évolution du nombre des ouvriers du peigne de 1856 à 1892 d'après la série 14 M 17

La figure 4 nous montre l'évolution du nombre d'ouvriers en peignes à Lérans. Bien sûr, il faut prendre toutes les précautions d'usage avec les données que nous fournit la série M des archives départementales. En effet, celles-ci sont soumises à de très, trop fortes fluctuations et, si l'on avait fait le même graphique avec les recensements, on y aurait observé des fluctuations moins vigoureuses. Cependant, la tendance resterait identique : l'arrivée du système usinier à Lérans y a fait littéralement bondir le nombre d'ouvriers en peigne jusqu'à la Grande Dépression (sur laquelle nous reviendrons), ce, malgré un ralentissement de l'activité à la fin des années 1860.

Quels furent les nouveaux horizons commerciaux des industriels du peigne léransais ?

Au XVIII^e siècle, les horizons du jais furent tant nationaux qu'internationaux. La Révolution entraîna la coupure d'avec des débouchés lointains, en particulier l'Espagne et ses liaisons avec l'Amérique. Le peigne avait plus ou moins suivi cette évolution : dans la première moitié du XIX^e siècle, il paraît s'être largement recentré sur le marché français. Mais, à partir du milieu du siècle, les connexions avec l'Amérique latine se rétablirent. Les négociants de La Bastide-sur-l'Hers et du Peyrat commencèrent à importer massivement des cornes de bovins de La Plata, disponibles en grandes quantités à des coûts raisonnables ; ce d'autant plus que la ligne de chemin de fer de Bordeaux à Cette (Sète), établie en 1857, permit de diminuer les coûts d'acheminement⁹². Ainsi, avec la baisse du coût de la matière première, la corne fut de plus en plus utilisée dans la fabrication aux côtés du buis et d'autres essences de bois. Les industriels léransais surent bien suivre ce mouvement : on trouve ainsi dans les archives Mirc de Serres un rapport sur le marché international de la corne⁹³.

92 Michel CHEVALIER, *La vie ... op. cit.* p. 969.

93 APAMTPC carton de l'entreprise « Mirc de Serres », lettre de « Picard - Goulet fils », 28 juin 1898.

Dans le même temps, les industriels portaient à la conquête des marchés internationaux. Les horizons méditerranéens furent les premières cibles : dès les années 1860, l'Espagne, l'Italie et l'Algérie française. Puis, lors de la décennie suivante, les conquêtes commerciales s'élargirent à l'Europe centrale et du Nord, ainsi qu'à d'autres pays du pourtour méditerranéen, tels que l'Égypte.

Par ailleurs, l'économie des matières premières naturelles révèle une époque où rien ne se perdait. Toutes les parties de la corne, inutilisées pour la fabrication des peignes, étaient revendues à d'autres destinations : de la « cornaille » (poudre de corne) servant d'engrais aux pointes de corne transformées en tuyaux de pipe ou parties de parapluie. Ainsi, la fabrique de ballerines de Lérans utilisait-elle probablement les pointes de corne pour élaborer la structure des parapluies. Les réseaux commerciaux montrent l'encastrement des entreprises : en 1867, Prosper Alizet achetait de la corne d'Amérique à l'entreprise Bez Père et Fils et Courtois et lui revendait les pointes de corne⁹⁴, à destination de l'Allemagne.

L'industrie a-t-elle résisté à la Grande Dépression ?

À partir de 1873, la Grande Dépression commença à sévir en France. Dans les premiers temps, l'industrie du peigne parut continuer sa croissance malgré la crise jusqu'en 1880, année durant laquelle les fabricants connurent quelques difficultés. Avec la reprise de 1879-1882, la « qualité supérieure des produits » leur procura une certaine « facilité d'écoulement à l'étranger » : les industriels déclaraient leur production meilleure que celle des autres pays. Grâce à cela, les affaires reprirent et les effectifs semblent avoir atteint un maximum en 1884 avec 160 ouvriers du peigne⁹⁵.

Mais, dès 1885, la crise toucha l'industrie du peigne. Le fait que le nombre d'entrepreneurs fut restreint rendait cette industrie aussi forte que fragile. Ainsi, Prosper Alizet fournissait l'essentiel de la production. La Grande Dépression l'entraîna dans des difficultés de vente qui se transformèrent pour lui en difficultés de paiement : en 1886, il avait deux ans de retard pour les loyers de l'usine dite du « moulin de Lérans »⁹⁶. Surendettée, la plus ancienne entreprise de Lérans fut déclarée en faillite au mois de juin 1886⁹⁷ ; Prosper Alizet décédait trois ans plus tard⁹⁸. Cette période correspond en France à l'apogée des faillites et à la diminution de l'importance des industries traditionnelles⁹⁹.

94 AP Bez de Faucher, facture d'Alizet fils, Lérans, 8 juillet 1867.

95 AD Ariège 14 M 17/5, rapport trimestriel, 3^e trimestre année 1884.

96 AD Ariège 46 J 388, commandement à toute fin par M. le duc de Lévis-Mirepoix à M. Prosper Alizet, 18 mai 1886.

97 AD Ariège 46 J 388, hypothèques sur les biens de M. Alizet et avis aux créanciers du sieur Alizet, tribunal de commerce de Pamiers, 5 juin 1886.

98 Mairie de Lérans, registre des décès, décès de Pierre Grégoire Prosper Alizet, 27 octobre 1889.

99 Luc MARCO, « Les faillites en France pendant la longue stagnation », in YVES Breton, ALBERT Broder et Michel LUTFALLA (dir.), *La longue stagnation en France. L'autre grande dépression, 1873 - 1897*, Paris, Economica, 1997, p. 116 ; et Claude THÉLOT « La population active pendant la longue stagnation », Yves BRETON, Albert BRODER et Michel LUTFALLA (dir.), *La longue ... op. cit.*, p. 136.

Le duc de Lévis trouva rapidement de nouveaux locataires pour son usine : les frères Mirc. Cependant, comme on le voit sur la figure n°4, l'emploi dans le peigne subit une forte chute et ne retrouva pas son niveau de 1884 avant longtemps.

Mais la famille Alizet ne pouvait quitter le peigne aussi facilement : en 1919, Françoise Mirc, fille de Lucien, épousa Jean de Serres¹⁰⁰ : l'entreprise devient Mirc - de Serres¹⁰¹. Par sa mère, Jean de Serres n'était autre que le petit-fils de Prosper Alizet¹⁰²...

C/ Comment les tanneries se sont-elles développées ?

Le XIX^e siècle fut-il une ère de prospérité pour les tanneries de Lérans ?

Des deux frères qui avaient fondé les tanneries dans les années 1730, plusieurs branches s'étaient formées à Lérans. Au début du XIX^e siècle, ces tanneries revêtaient encore un caractère proche de l'artisanat. Le nombre de leurs employés était faible : « Indépendamment des maîtres, cinq ouvriers sont occupés dans ces tanneries ». Toutefois, le nombre des « maîtres » était relativement élevé puisqu'une grande partie des membres des familles Bez de Lérans travaillaient dans les tanneries. Les matières premières provenaient des environs et les produits finis étaient revendus « dans le pays ou en foire de Castelnaudary »¹⁰³.

C'est à partir du milieu du siècle que les tanneries paraissent avoir pris de l'ampleur. L'adaptation des marchands-tanneurs à la demande fut un de leurs atouts essentiels. Les produits fabriqués étaient variés : depuis les cuirs pour courroie jusqu'à « l'article à semelle dits garouille qui se vend dans le Midi et la vallée du Rhône »¹⁰⁴. Cependant, dans leur majorité, les cuirs continuèrent

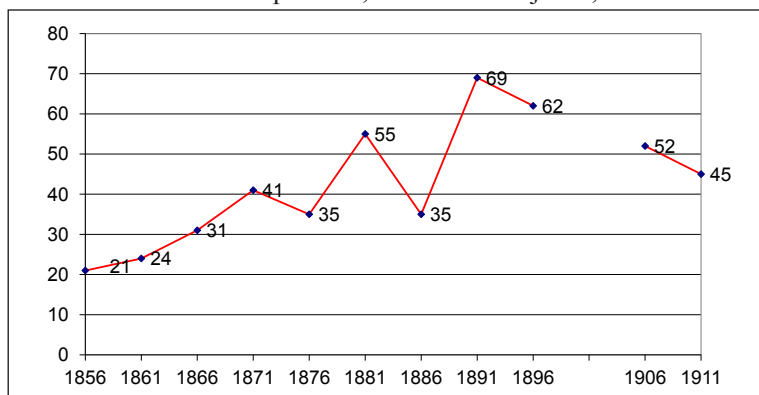


Figure 5 : Évolution du nombre de tanneurs à Lérans de 1856 à 1911 d'après les recensements.

100 Mairie de Lérans, registre des naissances, naissance de Marguerite Jeanne Françoise Mirc, 4 avril 1893 ; mention de son mariage avec Pierre-Émile-Aristide-Jean de Serres, 28 octobre 1919.

101 AD Ariège 1 PER 194, *Annuaire de l'Ariège*, année 1920.

102 Mairie de Lérans, registre des naissances, naissance Pierre-Émile-Aristide-Jean de Serres, 17 septembre 1879.

103 AD Ariège 8 M 43.

104 AD Ariège 14 M 17/5, situation industrielle du 1^{er} trimestre 1894, mairie de Lérans.

d'être destinés essentiellement aux départements voisins, tandis qu'une partie était exportée, sans que l'on puisse pour autant savoir vers quels lieux précis. Les usines du Pays d'Olmes, en plein développement, furent probablement de grandes demandeuses de courroies de transmission. Par ailleurs, à partir des années 1870 environ, la matière tannante provenait de l'Algérie française¹⁰⁵.

Leur capacité d'ajustement au marché permit aux tanneurs d'accroître leur activité de manière constante, ce que l'on peut mesurer avec le nombre de personnes travaillant dans cette activité. La figure 5, qui se base sur les recensements, nous donne à voir une augmentation quasi constante du secteur du cuir à Lérans de 1856 à 1891, passant de 21 à 69 tanneurs. Si l'on se réfère à la sous-série 14M17, on voit que le nombre de tanneurs a pu atteindre la centaine en 1889¹⁰⁶.

Sur le cadastre, datant de 1844, on peut compter sept tanneries appartenant toutes à diverses branches de la famille Bez. Ces installations demeuraient fort simples : il s'agissait généralement d'un hangar destiné au stockage et d'une bâtisse « servant de tannerie »¹⁰⁷. De taille encore modeste à cette date, l'accroissement de l'activité exigea un agrandissement des locaux. Les tanneries prenaient presque toutes place le long du Praxinabel, à telle enseigne que ce cours d'eau fut aussi nommé « ruisseau des tanneries ».

Les familles Bez évitèrent au maximum de disperser leur patrimoine en pratiquant une forte endogamie. Grâce aux mariages entre cousins plus ou moins éloignés et au célibat de différents membres de la famille, les bâtiments et les fonds revinrent entre les mains de deux membres de la famille. Les tanneries se concentrèrent alors dans la seconde moitié du XIX^e siècle en deux entités : « Casimir Bez et ses Fils » et « Gaston Bez & ses fils ». Des deux, c'est de loin la première qui fut la plus importante.

Une atmosphère industrielle régnait alors à Lérans. Elle attira aussi d'autres tanneurs dont les établissements furent néanmoins de taille plus modeste. Paulin Duran, originaire de Luzenac, s'installa au début du siècle et transmit son activité à son fils puis à son petit-fils Jean-Baptiste Duran. Ce dernier trouva en 1867 un associé pour accroître son capital : Elie Cabibel, de Saint-Paul-de-Jarrat, lui apportait 15 000 francs en numéraire et se chargeait des affaires commerciales¹⁰⁸. Cet apport lui permit la construction d'un moulin à tan et d'un entrepôt¹⁰⁹. En 1873, Jean-Baptiste Babou installa aussi une petite tannerie à cent mètres au nord de sa maison d'habitation « sur la rive droite du Touyre, à l'entrée du village de Lérans¹¹⁰ ». Ainsi, à l'orée de la Grande Dépression, les tanneries de Lérans semblaient en plein essor.

105 AD Ariège 14 M 17/5, situation industrielle du 1^{er} trimestre 1887.

106 AD Ariège 14 M 17/5.

107 AD Ariège 5 E 3390, donation Bez Bez, 17 septembre 1847.

108 AD Ariège 7 U 845 dossier « E. Cabibel et B. Duran », 1867.

109 AD Ariège 3 P 2026.

110 AD Ariège 7 S 459.

Dans quelles difficultés la Grande dépression a-t-elle entraîné les tanneries de Lérans ?

Les tanneurs, qui avaient commencé à exporter leurs cuirs et à importer des matières premières, se retrouvèrent confrontés à d'importantes difficultés :

- l'augmentation des tarifs douaniers des autres pays européens rendait les exportations impossibles car les prix n'étaient plus concurrentiels. Curieusement, les industriels ne commencent à se plaindre de l'élévation des droits de douane qu'en 1887 : sans doute, jusque-là, arrivaient-ils encore à vendre à l'étranger.
- en Algérie, le code forestier français fut appliqué au milieu des années 1880. À partir du deuxième trimestre 1887, il rendit impossible aux tanneurs de l'Ariège de continuer à se fournir en matière tannante dans cette contrée où les prix devaient être intéressants. Dorénavant, les fabricants de cuirs furent « obligés de faire venir ces produits à grands frais de Syrie, de Cochinchine, de Turquie et d'Amérique¹¹¹ ».

La tannerie de Jean-Baptiste Duran ne survit pas à ces nouvelles conditions et disparut à la fin des années 1880¹¹². En revanche, grâce à ses investissements et au choix du cuir « garouille » (pour semelle), l'entreprise « Casimir Bez et ses fils » continua à se développer malgré la crise. En 1880, elle employait un peu moins d'une cinquantaine d'ouvriers. À son décès en 1882, Casimir Bez laissait à ses enfants 160 000 francs¹¹³, soit l'équivalent de trois millions d'euros. Paul et Émile Bez, ses deux successeurs, développèrent alors le bâti comme l'illustre la figure 6. Ils ouvrirent un magasin à Mirepoix en 1894 afin d'écouler leur marchandise dans cette active place commerciale. Les effectifs ne cessèrent de grimper : 111 ouvriers en 1891¹¹⁴ et, si l'on en croit certaines sources, plus de 200 ouvriers en 1900¹¹⁵ ! Aux expositions universelles de Paris de 1889 et 1900, les deux frères remportèrent deux médailles d'argent que leur courrier commercial arborait fièrement¹¹⁶. Les bâtiments qu'ils construisirent, ainsi que leur maison d'habitation, marquent encore les paysages de Lérans (pour les repérer, voir la figure 6).

Mais leurs investissements avaient été effectués avec peu de capitaux propres et les difficultés commerciales les rattrapèrent en 1900. Sans nul doute, les deux frères Bez eurent à subir de nombreux impayés. À leur tour, ils ne purent plus, ni payer leurs créances, ni - comme le demandait la Société Générale - combler leur découvert qui, soulignons-le, tenait lieu de prêt. Face à cette impossibilité, ils furent contraints de déposer leur bilan le 23 novembre 1901. Le 21 février 1902, la signature d'un concordat leur évita de peu la faillite. On y apprend alors

111 AD Ariège 14 M 17/5.

112 AD Ariège 3 P 2026.

113 AP Bez-de Faucher, acte de partage des biens de Casimir Bez, 1882.

114 AD Ariège 14 M 17/5 situation industrielle 1891.

115 AD Ariège 15 M 25, grève des ouvriers tanneurs de Lérans le 9 décembre 1900.

116 AP Bez-de Faucher, correspondance Paul & Virginie Bez.

que leur dette était de 1 075 847 francs ! Ce concordat confirme l'importance que leurs affaires avait prise : un actif de 389 972 francs, dont 191 972 francs de mobiliers, c'est-à-dire des machines et des marchandises¹¹⁷.

Figure 6 : Croissance et concentration des tanneries de Lérans à la fin du XIX^e siècle.



A : Bâtiments de la tannerie C. Bez en 1880

B : Bâtiments de la tannerie C. Bez construits en 1887

C : Adjonction et agrandissements effectués en 1891

D : Bâtiments rachetés en 1889 par Paul et Emile Bez à J.B. Duran et E. Cabibel

E : Anciennes tanneries converties en bâtiments ruraux en 1888

F : Maison de Paul Bez, ancienne maison de Casimir Bez

G : Ancienne tannerie convertie en maison d'Emile Bez en 1888

H : Tannerie de Gaston Bez et ses fils (la partie de droite est construite en 1900)

I : Ancienne filature devenue la tannerie « Pibouleau et Anduze » en 1902

J : Ancienne tannerie de J.B. Duran et E. Cabibel

Comment les tanneries de Lérans se relevèrent-elles de la crise ?

Sauvés, les deux entrepreneurs le furent de justesse, étant donnée l'ampleur de la somme à rembourser, d'autant plus qu'ils devaient en payer 40% la première année. La mise au point d'un produit chimique leur permit alors de se sortir de la tourmente : le « Williams's ». La légende veut que ce soit un de leurs ouvriers qui l'ait découvert par mégarde. À la fin d'une journée de travail, il aurait utilisé

117 AP Bez-de Faucher, concordat de la tannerie « Casimir Bez & ses fils », 1902.

le jus composé des matières tannantes pour nettoyer une machine. Surpris, il aurait été renvoyé. Puis Paul et Émile Bez se seraient rendu compte des capacités détartrantes du produit. Cette histoire est-elle authentique ? La question demeure sans réponse.



Figure 7 : Affiche publicitaire « Le William's », de 1906¹¹⁸

118 AP Bez (Suzanne), souvenirs et photographies de familles.

Toujours est-il que, dès avril 1902, moins de deux mois après le concordat, Paul Bez avait élaboré plusieurs fûts de ce produit. Ses propriétés permettaient le nettoyage et l'amélioration du rendement des chaudières à vapeur. Le 6 avril 1907, le « William's » fut autorisé dans la marine nationale par circulaire ministérielle¹¹⁹. Cette décision eut « comme conséquence immédiate la vente aux arsenaux du ministère de la guerre »¹²⁰. Les compagnies de chemin de fer devinrent aussi de gros clients¹²¹. Grâce à cela, l'entreprise « Casimir Bez & ses fils » se reconvertit dans la fabrication de produits chimiques. Tout en continuant la production à Lérans, certes de manière très diminuée (dix employés en 1906), elle installa des bureaux et une usine à Paris où elle connut une prospérité certaine au XX^e siècle. Le passage de la tannerie au « William's » constitue un cas très intéressant d'une reconversion vers les industries dites de la « seconde révolution industrielle ».

Toutefois, de la crise, naquirent aussi d'autres tanneries et des fabrications associées. Philippe Pibouleau, ancien contremaître chez Paul et Émile Bez, fonda avec son fils et Edmond Anduze, une nouvelle tannerie en 1902, quelques mois après la chute de ses anciens employeurs. Elle utilisait des « nouvelles méthodes chimiques ayant pour avantage d'éviter l'accumulation des cuirs frais »¹²². Il s'agissait d'introduire 3% de naphthaline dans le sel marin servant à la conservation des cuirs frais. Cette entreprise rencontra un certain succès avec, en 1906, vingt-cinq employés, dont quatre couturières sur cuirs qui fabriquaient probablement des semelles, comme les deux frères Bez.

Pour la petite histoire, d'après Léo Bez, grand industriel du peigne, beau-frère et cousin des précédents, la fondation de cette nouvelle tannerie n'était pas neutre : « derrière cette affaire là, il y a monsieur de Lévis poussé par un esprit de malveillance contre ses beaux-frères »¹²³. Bien sûr, il n'est pas possible de vérifier ces dires. Cependant, cette nouvelle concurrence - installée dans les locaux de l'ancienne filature de M. de Lévis - fut, effectivement, une difficulté supplémentaire pour les deux frères Bez.

De son côté, une autre branche de la famille Bez poursuivit le travail du cuir : « Gaston Bez et ses fils », Joseph et Arthur¹²⁴. Cette entreprise, toujours localisée le long du Praxinabel, se modernisa aussi en s'équipant d'un moteur hydraulique. En 1911, elle employait une vingtaine de personnes¹²⁵.

119 BEZ Paul, *Chaudières marines et bouilleurs, méthode de vaporisation « le William's »*, Paris, H. Dunod et E. Pinat, 1919, p. 77.

120 AP Bez-de Faucher correspondance Paul Bez/Léo Bez, 7 avril 1907.

121 AP Bez-de Faucher correspondance Paul Bez/Léo Bez, 1908.

122 AD Ariège 8 M 56, « dossier « Pibouleau & Anduze », 1902.

123 AD Ariège 2 Z 103, « dossier « Pibouleau & Anduze », note adressé par le sous-préfet à Monsieur Léo Bez conseiller d'arrondissement à La-Bastide-sur-l'Hers avec réponse de Léo Bez, 12 mai 1902. »

124 AD Ariège 7 U 847, société « Gaston Bez et ses fils », 22 septembre 1902.

125 AD Ariège 36 EDT/F1.

Le XIX^e siècle fut donc bien un siècle de transformations importantes pour les industries de Lérans : certaines d'entre elles, que l'on peut qualifier d'anciennes, disparurent - le jais et la meunerie - tandis que d'autres surent s'adapter, telles le peigne et les tanneries .

Lérans a-t-elle été industrielle ? Dès le Moyen Âge, le village s'inscrivait dans le contexte du territoire industriel du Pays d'Olmes. Cependant, pour cette période, l'état de la recherche nous oblige à nous contenter d'hypothèses quant à son implication dans l'industrie. À partir du XVI^e siècle, les sources révèlent clairement un développement industriel propre soutenu par la volonté seigneuriale. Elles nous montrent aussi une imbrication relativement importante dans le territoire industriel, en particulier en ce qui concerne le travail du cuir, le jais et le peigne. Après un âge d'or au milieu du XVIII^e siècle, l'industrie du jais fut confrontée à des difficultés commerciales. Avec la Révolution et l'Empire, elle entra dans une crise dont elle ne se releva jamais. Au XIX^e siècle, ses bâtiments désaffectés servirent, comme ceux de la meunerie, à la mécanisation de l'industrie du peigne. Avec l'essor textile du Pays d'Olmes, une filature et carderie fut construite à Lérans dans les années 1820. Mais l'activité textile resta toujours dépendante d'autres centres extérieurs au village et s'arrêta avec la Grande Dépression ». En revanche, l'industrie du peigne, ancienne, se développa en collaboration avec les autres centres producteurs du territoire et non dans un rapport de totale dépendance. C'est sans doute pour cela qu'elle se releva des crises. Enfin, les tanneries eurent aussi leur heure de gloire et, ce, de manière surprenante, durant la Grande Dépression.

Lérans connut donc un capitalisme industriel au village au moins du XVI^e siècle à la Première Guerre mondiale. Mais ce capitalisme demeura très familial, avec une longue fidélité au commerce d'un nombre limité d'acteurs. Peut-être fut-ce à la fois sa force et sa faiblesse ?